

Voyage en Orient proche (4/6): Beyrouth

J'ai devant moi une image de Beyrouth. C'est une carte postale agrandie qui représente la place des Martyrs, généralement connue sous son ancien nom de place des Canons ou, pour les Libanais, plus simplement le Borj. Le chromo permet de se faire une idée de ce qu'était le cœur de la ville, au tournant des années 70, quand, au Rivoli, le grand cinéma de la place, on projetait *le Gendarme en balade*, troisième ou quatrième épisode de la saga du gendarme Cruchot. La photo a été prise dans la matinée, par un beau soleil estival. On distingue au milieu de la place la statue de bronze héroïque en hommage aux martyrs de l'indépendance. Nous sommes dans une ville méditerranéenne, les palmiers, la mer au fond du décor et la silhouette d'un minaret y ajoutent le cachet arabo-musulman.

Quelques années plus tard, le Borj deviendra un *no man's land* absolu entre l'est et l'ouest de Beyrouth, livré aux francs-tireurs, à la végétation sauvage et aux oiseaux. Ce passé a été effacé. Mais aussi le passé de ce passé. C'est le palimpseste de Beyrouth.

Juillet 2002. Il y a vingt minutes, je sortais de l'aéroport. Jamais le trajet entre l'aéroport et la ville n'avait été si court mais ce n'était pas seulement une affaire de trafic routier. Je connais bien ce parcours, accompli des dizaines de fois, pendant la guerre. Celui-ci, ou sa variante par le littoral, était une occasion de faire le point en observant la situation des quartiers traversés. Il y avait la banlieue sud, les camps palestiniens, l'hippodrome, la ligne de démarcation ou bien Ouzai, le front de mer, les zones qui avaient changé de main entre milices alliées et rivales.

Le voyage de l'arrivée était une sorte d'introduction pour le reportage à venir. **Vide.** Le paysage n'a pas disparu, mais c'est à peine si on l'aperçoit aujourd'hui dans l'enchaînement routier efficace que les urbanistes appellent une «pénétrante». Elle fonctionne sans accroc, et nous voilà donc au cœur de la ville. Précisément là où était le Borj. Il n'y a plus de place des Canons, plus de bronze héroïque, plus de cinéma Rivoli. Seulement le vide, avec la mer pour horizon. Sur cette esplanade rase, c'est en vain que l'on chercherait des fantômes. Un survivant demeure: sur la carte postale, on distinguait difficilement l'Opéra de Beyrouth. Aujourd'hui, impossible de le manquer – il est tout seul au milieu d'un parking. Mais difficile aussi de l'identifier sous son habit neuf à l'enseigne du Virgin Megastore. On découvrira vite qu'il ne s'agit pas seulement d'une marque internationale importée dans la capitale libanaise à l'heure de la mondialisation. C'est un signe. Mieux encore, une signalétique du nouveau Beyrouth avec, pour suivre: Casper et Gambinis, Noodle, Coppadelio, Ragueneau, Barney's, Maison du Saumon ou encore Grand Café, on



Le palimpseste de Beyrouth

La capitale libanaise, reconstruite, tente d'oublier quinze ans de guerre. Mais des travaux dans la banlieue de Ouzai, ancien abri de réfugiés, font ressurgir passé et querelles identitaires.

en passe bien sûr, beaucoup, autant de noms venus d'ailleurs dont les graphismes raffinés ornent les devantures ou les serviettes en papier de restaurants, cafés-terrasses ou salons de thé voués au *fooding* en fusion et aux distractions gustatives postmodernes dans les rues neuves

et piétonnières. Ce pourrait être n'importe où ailleurs, mais nous sommes à Beyrouth et dans son centre-ville. Il suffit de consulter une carte ancienne de la ville. Tout coïncide: les mêmes rues, aux mêmes angles, les mêmes carrefours. Le mot officiel dit: *reconstruction*. Reconstitution serait plus juste, comme on dirait pour un film «historique». Et elle frôle la perfection.

Pharaonique. Si des dizaines, ou des centaines de bâtiments anciens ont été rasés, on aurait la plus grande peine à distinguer ceux qui ont pris la place et ceux qui ont pu être réparés. La place Riad Solh, la rue des Banques, la place de l'Etoile (qui abrite le Parlement libanais), le Lazariéh, le Grand Sérail (siège du gouvernement) ont retrouvé un lustre qu'ils n'ont peut-être jamais connu, mais à leur place exacte. Jamais l'ocre jaune des «vieux» immeubles n'aura été aussi éclatant, ni les balcons sculptés aussi nets, tout est là comme personne probablement ne l'a jamais vu. Adversaires et partisans du chantier piloté par la société Solidere, sous le contrôle du Premier ministre Rafik Hariri, s'accordent au moins sur un mot pour le quali-

fier: pharaonique. Sur le papier, les dimensions semblent modestes: à peine 2 kilomètres carrés, dont une petite moitié, encore vide, gagnée sur la mer par consolidation et le terrassement d'amoncellements d'ordures et de gravats produits par les quinze ans de conflit. Ce quadrilatère concentrait tout ce qui a fait de Beyrouth une capitale méditerranéenne. C'y trouvait à la fois le pouvoir politique, gouvernement et parlement, la puissance économique, avec toutes les grandes banques, commerce de gros et les souks traditionnelle mais aussi toutes sortes d'attractions touristiques, dans un joyeux mélange de communautés et de nationalités. C'était le lieu cosmopolite par excellence de la ville. D'ruit et pillé après les combats de 1975-1976, le centre-ville fut abandonné aux milices et investi par les squatters pendant près de vingt ans. Les milices ont disparu du paysage en 1990, et il a fallu quelque

Ce pourrait être n'importe où ailleurs, mais nous sommes à Beyrouth. Le mot officiel dit: «reconstruction». Reconstitution serait plus juste, comme on dirait pour un film «historique».

Et si, fond, une ande partie s pays arabes musulmans aait sa vision t monde entre ux bornes? ertes, ptembre 2001, les attentats de ew York. Mais issi, et sans ute surtout, ptembre 2000 ec l'Intifada. i Egypte, au ban et au Maroc, arc Kravetz urpenté la rue, s cafés, s bureaux, s cercles tectuels. Il a itendu nombre opinions osées. ir l'Occident, slam, al-Qaeda, raël... Et n'en iré aucune nclusion remptoire. non une seule: nivers usulman n'est is un bloc mpact extrémistes. aquête menée ec la opération de ance-Culture.

UN ÉTÉ 2002

mées de plus pour régler le sort des réfugiés – un dernier îlot subsiste encore à Wafi Abou Jamil, l'ancien quartier juif –, mais le plus dur est fait.

En politique, l'économie, le commerce ont déjà retrouvé leur place, et rien ne manque pour accueillir et satisfaire les touristes, sinon les touristes eux-mêmes. Les lieux de culte, églises et mosquées, ont été soigneusement restaurés. La vieille synagogue est encore dans son (mauvais) état d'après-guerre, sa réhabilitation est prévue pour la prochaine année de travaux. Quand celle-ci sera achevée, la parenthèse sera refermée. Pas seulement celle des destructions, mais de la guerre elle-même. Dans la ville impeccable qui se profile, on cherchera en vain les racines de cette folie, de cette absurdité de quinze années et six mois de conflits. C'est du moins le message que l'on devine derrière le volontarisme des promoteurs du nouveau centre-ville. Si l'on interroge, à bon droit, sur l'usage et l'abus du vocable postmoderne, cette utopie de Beyrouth à venir pourrait fournir une réponse.

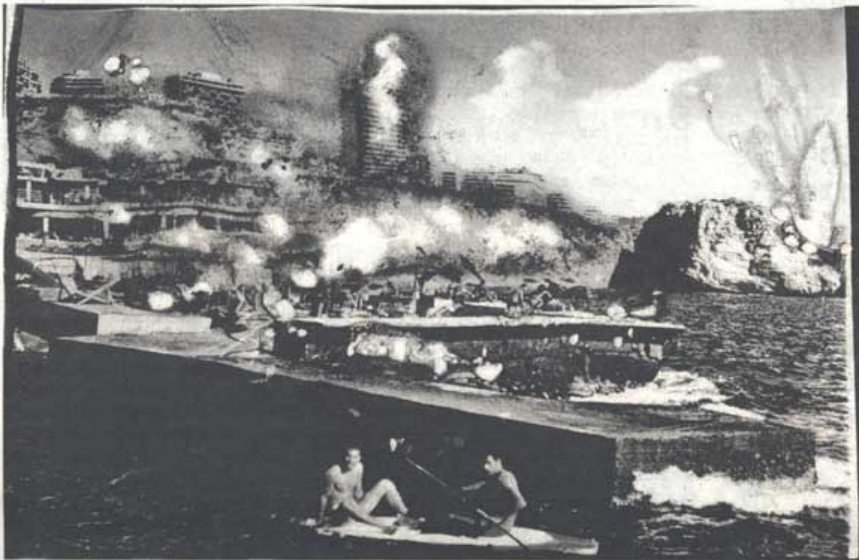
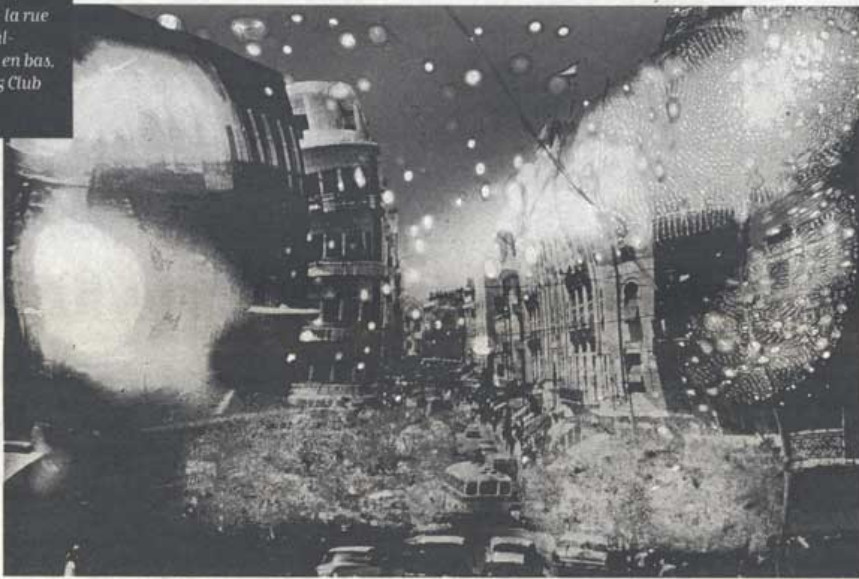
Cache-misère. Le résultat, autant que les enjeux de cette reconstruction, est loin de faire l'unanimité. Les plus critiques insistent que les sommes, colossales, investies par Solidere, la société maître d'œuvre, sont un dispensaire cache-misère pour le reste d'une ville qui souffre de tous les maux d'une ville près-guerre qui n'en finit pas. Rien d'autre au fond qu'une vitrine luxueuse destinée aux compagnies multinationales : aux riches Arabes du Golfe, même si les uns et les autres tardent à venir et que la reprise économique menace. Nombre de ces amis disent qu'ils ne s'y reconnaissent pas et l'évitent. Marie-Thérèse Khair Bawawi, psychanalyste, évoque une «ville qui ne correspond plus à rien, très belle, magnifique, mais reconstruite sur le déni de la mémoire... pour effacer la guerre». Le nouveau centre-ville a aussi ses partisans. L'écrivain Rachid al-Daïf ironise sur ces «nostalgies d'intellectuels oisifs» qui cherchent de quoi «se plaindre et pleurer». Lui ouvre le nouveau centre-ville «formidable, et d'une exactitude...». Quand il y va, il se sent «étranger, comme dans un ca-

fé», mais il aime. Et si l'on en juge par la foule qui se presse aux terrasses ou dans les rues piétonnes, le soir venu, il n'est pas le seul. Ce sont très rassuramment des jeunes Libanais qui peuplent les tables bruyantes des nuits d'été. Chrétiens? Musulmans? Nul ne semble en soucier. Jeunes gens et jeunes filles, elles-ci avec ou sans foulard, mais toujours du dernier chic sorti des meilleures boutiques libanaises, se retrouvent dans une commune insouciance, sous les regards de familles asiatiques venues avec les enfants et qui n'ont pas les moyens de s'asseoir aux terrasses.

Le centre-ville est le projet phare, le plus coûteux des chantiers «pharaoniques» de l'après-guerre, mais pas le seul. Le nouvel aéroport en était un autre. Les deux sont liés, ou plutôt reliés, physiquement, par les voies d'accès qui doivent conduire de l'un à l'autre. Il s'agit, comme nous l'explique l'économiste Charbel Nahas, d'acheminer depuis sa descente d'avion la riche clientèle espérée pour les bureaux du centre-ville, en lui épargnant au passage la vision peu attrayante des zones les plus pauvres de la ville. J'ai expérimenté, le jour de mon arrivée, la fameuse «pénétrante» centrale. Autre trajet aéroport-ville passe par le littoral mais doit pour cela emprunter une



La série «Wunder Beirut, cartes postales de guerre», est un travail photographique de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. À gauche, «Greetings from Beirut». Ci-contre, en haut, la statue des Martyrs; au centre, la rue du General-Weysand; en bas, le Sporting Club Beach.



route perpétuellement encombrée qui traverse la banlieue d'Ouzai. On ne parlait que de ça à Beyrouth pendant mon court séjour. En apparence, un débat «technique»: il oppose les promoteurs d'un «pont» – une voie express superposée sur plusieurs kilomètres à la route actuelle – à ceux qui

proposent d'élargir cette dernière pour en faire une autoroute à six voies. L'enjeu véritable est d'une autre nature, et crucial. Ouzai était autrefois un petit faubourg du sud de Beyrouth, peu peuplé, au milieu des dunes de sable rouge. Peu avant la guerre, les investisseurs ont commencé à y aménager des plages de luxe, avec

chalets et piscines qui devinrent vite l' rendez-vous estival de Beyrouthins aisés généralement chrétiens. Vint la guerre, la division de Beyrouth, et avant même que le mot existe dans les gazettes, commencent les premiers «nettoyages ethniques», et donc les premières tueries sur base confessionnelle. Cela débuta au nord, chrétien, de la capitale, avec le «massacre de la Quarantaine», du nord d'un bidonville proche du port de Beyrouth et des abattoirs de la ville. Les premières victimes étaient musulmanes, de Libanais, des Palestiniens, des Kurdes d'autres encore: 400 morts et des centaines de réfugiés qui passèrent la «frontière» et trouvèrent un abri dans les chalets des plages d'Ouzai. La guerre continua, les massacres aussi, et de partout d'autre, les réfugiés se comptèrent par milliers. Ouzai ne cessa de se peupler et de s'agrandir. Entre-temps, à l'ombre de la révolution islamique en Iran, les organisations politico-militaires chiïtes s'affirmèrent, Amal d'abord, Hezbollah ensuite, qui prirent en charge cette vaste banlieue déshéritée. Aux pires moments du terrorisme islamique et des prises d'otages, Ouzai était devenu l'un des lieux les plus dangereux de la ville.

«Enjeux non soldés». La paix revenue, Ouzai fait de nouveau rêver les investisseurs. Sous les réfugiés, la plage... Il avait bien été envisagé après la guerre de leur construire, ailleurs, des logements décentes. Mais l'argent public disponible a été dépensé au centre-ville. Le débat entre «pont» et «autoroute» s'inscrit dans ce contexte. Avec le pont, solution la plus économique selon ses partisans, on épargnera aux voyageurs le spectacle de la misère. L'élargissement de l'autoroute entraînerait l'expropriation des habitants et donc obligerait l'Etat à leur indemniser comme le réclament ses opposants. Au-delà se profile le conflit qui oppose les deux grandes communautés musulmanes du pays en concurrence pour le pouvoir politique. Centre-ville, aéroport, «pénétrantes» et autres projets «pharaoniques» sont le fait du Premier ministre sunnite Rafik Hariri. L'opposition à Ouzai est celle du Hezbollah, l' principal parti des chiïtes libanais.

«Tu peux retrouver là tous les enjeux non soldés de la guerre», note le sociologue Jo Bahoud. Le succès du centre-ville, même s'il est réservé à ceux qui ont le moyen d'en jouir, reflète une fièvre consumériste propre à l'après-guerre, qui traverse toutes les communautés, de même qu'autrefois elles pouvaient identifier leur «sentiment de l'unité libanaise à la prospérité du pays». La perspective de la crise économique remet tout en question. «L'affaire d'Ouzai est un symptôme inquiétant. Il rappelle que la dynamique de la reconstruction n'a pas effacé les identités. En fait, la reconstruction c'est aussi la poursuite de la guerre par d'autres moyens.»

«Tu peux retrouver là tous les enjeux non soldés de la guerre. La dynamique de la reconstruction n'a pas effacé les identités. En fait, la reconstruction c'est la poursuite de la guerre par d'autres moyens.»
Jo Bahoud, sociologue

MARC KRAVET

● France-Culture diffuse, samedi 24 août Maroc: les perceptions du 11 septembre; les relations entre juifs et musulmans. Dimanche 25: Maroc; faut-il avoir peur des islamistes marocains? Samedi 31: Tanger. Dimanche 1^{er} septembre: le choc des civilisations: Le Caire, Beyrouth, Maroc. Entretien avec Ghassan Salamé, ministre de la Culture du Liban. De 14 à 15 heures.